

Maurice CANA

## Rencontre à un vernissage du peintre Marceau CONSTANTIN

DÉCEMBRE 1966

Les visiteurs, ayant remboursé par des éloges les artistes qui les avaient invités (et épousé, du même coup, pour leur faire plaisir, leurs rancœurs envers les confrères concurrents), les visiteurs, disais-je, les artistes, les uns gonflés d'importance, les autres rétrécis de dépit, étaient venus s'agglutiner sur les gâteaux secs et le mousseux.

Il y avait, à ce moment-là, comme un fossé entre les tableaux, plaqués aux murs, déjà délaissés, et la foule ruminante, tassée dans un coin.

Seul, un homme déambulait encore de l'un à l'autre des tableaux, comme si les œuvres, voulant retenir un ami, lui disaient ce qu'elles n'avaient pas révélé à la curiosité équivoque de la foule. Ce confident inconnu, je l'avais remarqué au cours des congratulations officielles, où chacun s'était efforcé de parader devant lui, tandis qu'il demeurait impassible, immunisé semblait-il, contre toutes tentatives de séduction.

Je manœuvrais vers lui et, devant un tableau, le questionnais :

— Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

L'inconnu me regarda comme si je m'étais exprimé d'une façon incompréhensible. J'affirmai de nouveau :

— Oui, ce n'est pas mal.

Cette fois, lui-même me questionna :

— Que voulez-vous dire par : « ce n'est pas mal » ? Que voyez-vous qui n'est « pas mal » ?

J'étais surpris et répondis pour dire quelque chose :

— Mais... « tout »... ce tableau me plaît.

L'inconnu enchaîna :

— Voilà ce qu'il fallait dire, d'abord... parce que un tableau, c'est un visage sympathique ou non... c'est le visage d'une révélation qui attire ou vous laisse indifférent, parce que vous y trouvez

ou n'y trouvez pas la physionomie amie dont vous avez besoin, à l'instant, les traits que vous souhaitiez rencontrer pour vous exalter ou vous consoler. C'est ce qui fait qu'un tableau peut être vu par une foule et seulement remarqué par un seul individu... celui qui le comprend.

— Mais, un tableau, c'est... c'est aussi...

— C'est aussi une toile et des couleurs dessus, disposées suivant de multiples manières... oui, certes, mais cela n'est que le procédé de fabrication, la manière choisie pour traduire la signification, le message de l'artiste... ce n'est pas l'âme du tableau, c'est seulement le support.

— Mais, plus la chose est richement décorée plus elle a de chances de ne pas rester ignorée dans l'indifférence.

— Je crois que vous êtes égaré, ou plutôt que vous manquez de lumière. Quelques traits nus, dépouillés de détail, mais libres et chauds comme une flamme, peuvent être plus expressifs qu'un pot-au-feu de couleurs, où l'idée se trouve noyée, délayée, dans le bouillon gras des principes.

— Cependant ce sont des principes respectés qui firent les œuvres de Michel-Ange et autres et ce sont encore à des principes personnels qu'obéirent Van Gogh, Gauguin et Picasso.

— Naturellement, qui dit principes dit méthodes, choix des moyens. Les principes ne sont qu'un code, délibérément accepté. C'est un cadre, mais toute la vie ne tient pas forcément dans un cadre. Le malheur, pour la peinture, c'est que, presque toujours, public ou critiques, quand ils prétendent vouloir classer un tableau ne veulent pas choisir le critère dont ils vont se servir : la fabrication ou l'idée, les revêtements ou l'âme. Oui, ils jugent et « étiquettent » tout le bloc.

Ce procédé n'a que la valeur du coup d'œil jeté, machinalement, en passant, devant une

fenêtre ouverte... et encore, là, on peut savoir immédiatement le temps qu'il fait dehors !

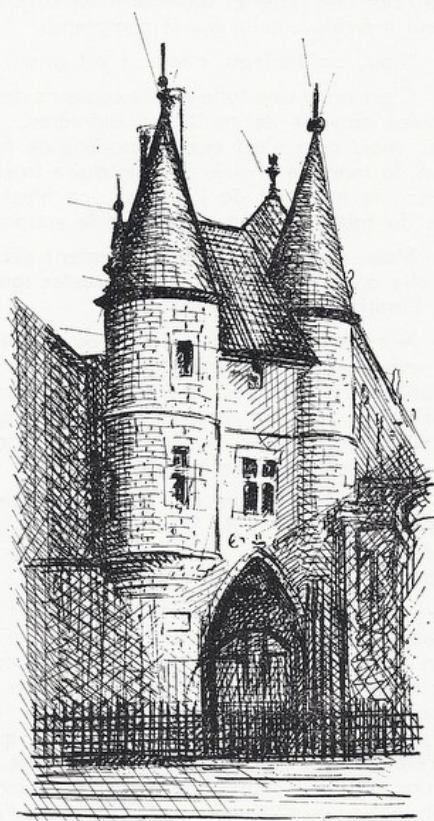
Mais, vouloir juger « en bloc » un tableau, c'est au moins de l'imprudence, et certainement de l'injustice. Un bon produit peut avoir un mauvais représentant, et réciproquement. Est-ce que le consommateur rejettera les deux éléments « en bloc » ? Est-ce qu'il rejettera l'un parce que l'autre est défectueux ? Non, il appréciera chacun et le considérera comme il lui plaira.

En peinture, il n'y a pas de mauvaises peintures. Il n'y a que des tentatives, plus ou moins réussies, pour exprimer quelque chose.

— Mais enfin, des artistes ont réussi la perfection de réaliser, parfaitement, l'idée et la fabrication, selon leur goût !

— C'est certain, ils ont créé des chefs-d'œuvre, mais cela ne veut pas dire, qu'en dehors de leur production, tout est dit et plus rien à admirer.

— Vous êtes tolérant ! Vous faites, en somme,



Marceau Constantin  
« Porte de l'Hôtel d'Olivier de Clisson - Paris »  
(Cliché paru dans « La Revue Moderne » 1967)

l'éloge de la médiocrité ! Vous êtes le défenseur de l'à peu près !

— Non, je souhaite faire reconnaître chaque chose à sa place et, comme dans la vie, je préfère un geste inachevé, mais méritant, à de grandes démonstrations trop bien étudiées, peut-être suspectes.

Pour classer un tableau, soyez sincère avec vous-même.

Si votre goût est celui d'un scientifique, d'un biologiste, en toutes choses, alors, allez-y, découvrez le grain de la toile, disséquez les pâtes, sondez les glacis, cherchez la trace ou l'entorse du dessin, réfutez tel ou tel plan, analysez les teintes, déplorez, comparez les insuffisances ou les excès de couleurs. Cherchez, cherchez, vous aurez raison sur votre point de vue.

Si votre goût est celui d'un homme sensible à s'envelopper dans son rêve, alors, allez-y, écoutez ce que vous exposera le tableau, laissez-lui vous soumettre son idée, parlez-en, ensemble, d'âme à âme...

Pourquoi certains visages qui ne sont pas d'une beauté céleste vous charment-ils d'un envoûtement subit ? Affaire d'atomes crochus ? Non, affaire de besoin, affaire de sentiment, affaire de « correspondances » établies...

— Avec un raisonnement semblable, vous devez trouver tout bien !

— Peut-être. Une chose n'est laide et inutile tant qu'elle n'a pas trouvé son admirateur ou son utilisateur.

Après, pour le monde, elle restera toujours laide et inutile, mais, pour quelqu'un, elle sera devenue belle et indispensable.

— C'est là une vérité de La Palice !

— Sans doute, mais tout le fonctionnement de la machinerie humaine est là-dedans. Alors, ici comme ailleurs, regardons, contemplons, laissons notre goût nous donner faim de ce tableau, plutôt que de tel autre.

J'étais à entendre cet inconnu, bien loin des influences de la publicité, bien loin du baratin des blocs partisans et des amateurs aux réflexes conditionnés.

Dans son coin, la foule ayant vidé les verres s'estompait dans une ébullition de fumées et de senteurs vineuses. Subitement, j'eus crainte de perdre ce visiteur « pas comme les autres ». Je lui demandais son nom.

— Avant tout je suis un peintre, ensuite je m'appelle Marceau Constantin.

Et l'homme s'en alla...

Je me suis souvenu, alors, d'une toile à ce

nom, remarquée auparavant et qui m'avait donné le regret qu'elle ne soit pas un vitrail... tant la juxtaposition des couleurs, enchaînant le regard, l'entraînait par degrés de valeurs, vers un plan essentiellement lumineux. C'était comme si derrière le tableau il y avait eu une lumière illuminant les zones claires, irradiant les zones sombres. C'était comme si l'œuvre était composée de fragments de verres plus ou moins transparents, plus ou moins colorés. Un vrai vitrail à travers lequel l'image apparaissait aussi pure, aussi honnête que le sont les convictions de l'artiste.

C'est ainsi que je fis connaissance de Marceau CONSTANTIN. Plus tard, j'appris qu'il était président administratif de la Haute Académie Inter-

nationale de Lutèce et titulaire de beaucoup d'autres charges et distinctions.

Mais, de cela, il ne se vante jamais... parce que la valeur de sa vie, sa raison d'être, ne se calculent pas, ne s'estiment pas avec un certain nombre de médailles mais se trouvent dans son labeur d'artiste et dans le souvenir de ceux qui lui doivent tant de réconfort...

**Maurice CANA**

Président honoraire  
Section Peinture  
Club des Intellectuels Français.

Paris, le 16 janvier 1967.

